

l'esclave d'un autre et le serviteur de mon semblable qui m'exploite à son profit personnel; comme lui et comme eux je déplore l'état de choses qui veut que je sois miséreux toute ma vie à côté de l'extravagant qui m'aveugle de l'éclat de son faste ridicule et injuste, souvent fruit de rapines plus ou moins criminelles, fruit même du sang, toute chose qui, de temps en temps, soulève un sentiment de révolte et de revendication, s'accentuant d'année en année et bientôt, peut-être, amènera un désastre dans le monde.

La société se déséquilibre bribe par bribe tous les jours, et la nécessité,—suivant les vues impénétrables du Créateur,—des différentes classes d'hommes dans le monde ne paraît pas avoir été voulue par lui, aussi disparate qu'on la trouve aujourd'hui, entre un millionnaire tyran et un pauvre dénué de tout, sa victime. Il faut donc trouver moyen de ramener la société à son état normal, tout en gardant, bien entendu, ce qui est inhérent à la race humaine dans ses conditions diverses, mises en rapport les unes avec les autres, se rendant justice, s'entr'aident dans une fraternité coopérative, donnant à chacun sa juste part pour sa contribution d'intelligence, d'énergie et de travail. Voilà ce que le député de Maisonneuve désire obtenir et son but est sublime et patriotique. Un des moyens de rendre justice à l'ouvrier est, dit-il, de diminuer le nombre d'heures de travail par jour. Il a appuyé fortement cette thèse avec des données bien préparées, en commençant l'application de ce principe sur les travaux publics payés avec l'argent du pays, par conséquent, fourni en partie par le travailleur lui-même.

Monsieur l'Orateur, je suis un ouvrier moi-même; j'ai travaillé à la journée de dix heures à raison de 80 cents par jour, et j'ai travaillé comme cultivateur sur ma terre. J'ai travaillé dans l'usine manufacturière. J'ai souvent visité diverses manufactures, et je connais le travail agricole par métier. Je connais le travail des chantiers dans la forêt, j'ai été dans ma vie et employé et employeur. Mon père était un travailleur lui-même, cultivateur toute sa vie. Mes relations et mon expérience sont celles des travailleurs, et j'ai l'honneur de représenter ici une population surtout agricole, mais à travers laquelle il y a une proportion notable d'ouvriers de chantiers et de manufactures de produits forestiers dont j'ai l'appui en majorité et la sympathie sincère, et qui ont droit, en honneur, à toute la mienne.

Depuis vingt ans que je suis dans la vie publique, j'ai entendu très souvent traiter cette sérieuse question de travail par diverses personnes de tous les rangs et de toutes les classes. Sans bruit, et pour ma satisfaction personnelle, j'ai étudié ce problème et je crois de mon devoir, monsieur

l'Orateur, de dire ce que j'en pense à un moment aussi important de notre histoire politique.

S'il est insupportable à l'ouvrier d'être le serviteur sans réplique du capital, il est pour moi aussi injuste que le capital honnêtement acquis soit l'esclave de son serviteur. S'il est injuste à l'ouvrier de ne pas recevoir pour son travail la rémunération qui lui est due, il est aussi injuste que le capital soit forcé par un homme ou par un corps d'hommes de payer pour ce travail un taux trop élevé. Il y a donc, ou il devrait y avoir un terrain juste où les deux parties se rencontreraient en amis. La journée de huit heures est-elle le point où se finira la difficulté? Je ne le crois pas, je dirai plus, je craindrais qu'elle serait un plus grand mal.

Le travail manuel ne tue pas; il est une obligation naturelle, et il faut s'y soumettre. Le travail agricole est là, de dix à quinze heures par jour, comme preuve. Et la proportion de la mortalité est là pour prouver que le cultivateur vit plus vieux que les autres classes de la société. Donc, la durée du travail quotidien n'est pas une cause d'épuisement physique. Et puis, pour moi, c'est une proposition absolument sophistiquée que l'assertion—tout aussi solidement établie qu'elle soit—qu'un homme ou une machine peut produire autant et même plus en huit heures qu'en dix heures. Alors, comme conséquence, nous avons de suite une augmentation du coût de la production et nécessairement une augmentation du prix des produits, quels qu'ils soient. Or, si dans le monde il y a des articles dont la valeur marchande peut varier infiniment et se prêter assez facilement à toutes les fluctuations de la Bourse, il y en est qui ont généralement une valeur stable, sans changements appréciables, et ceux-là sont les produits agricoles. Rendons à leur prix de revient toutes les chances possibles d'augmenter sans contrôle, lorsque de l'autre côté, la Bourse laisse la valeur marchande au même point, et bientôt il y aura une crise sérieuse dans le monde, car la population agricole représente la majorité du pays, elle représente l'industrie la plus importante et la plus utile; si nous la forçons à confiner sa production à sa propre dépense personnelle, où irons-nous? Or, pour le cultivateur, il est absolument impossible qu'un homme lui donne autant et plus d'ouvrage en travaillant moins longtemps; par conséquent, le prix de la production va augmenter trop vite et son industrie est menacée dans sa base.

Mais on dit: la journée de huit heures ne sera pas applicable à l'agriculture, elle ne vaudra que sur les travaux publics. Soit, mais une fois entré dans cette voie où nous arrêterons-nous? Pourquoi pas